“ La philosophie dans le parc ”. Les Entretiens sur la pluralité des mondes de Fontenelle : une “ fiction ” libertine ?

Christophe Martin

▶ **To cite this version:**

Christophe Martin. “ La philosophie dans le parc ”. Les Entretiens sur la pluralité des mondes de Fontenelle : une “ fiction ” libertine ? . Revue Fontenelle, 2003, 1, pp.17-38. hal-01760001

HAL Id: hal-01760001
https://hal.science/hal-01760001

Submitted on 5 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« La philosophie dans le parc ».
***Les Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle : une « fiction » libertine ?**

[paru dans *Revue Fontenelle* n° 1, 2003, p. 17-38]

Que les *Entretiens* de Fontenelle s'inscrivent dans le droit fil de la tradition galante, c'est ce qui, *a priori*, ne fait guère de doute. A la fin de son ouvrage sur la représentation de l'amour dans la seconde moitié du XVIIe siècle, Jean-Michel Pelous le soulignait déjà : « Fontenelle continue la tradition 'précieuse' et mondaine lorsqu'il compose ses galants *Entretiens sur la pluralité des mondes* qui mettent le système de Copernic à la portée des dames[1] ». Les *Entretiens* semblent en effet pouvoir être considérés comme l'exemple achevé d'une esthétique galante dont Alain Viala a souligné qu'elle consistait sinon à « abolir la distinction entre le savoir et l'enjouement » du moins à la « nuancer en rendant les deux conciliables[2] ». Le texte de Fontenelle n'est-il pas l'accomplissement de cette troisième espèce de dialogue que Pellisson désignait comme la plus parfaite et qui se situe à mi-chemin du dialogue didactique et du dialogue railleur : « [il] traite de choses solides et en traite solidement, mais y apporte mille sortes d'ornements pour les rendre plus agréables[3] » ? La gageure de Fontenelle serait alors d'avoir relevé une sorte de défi en choisissant avec l'astronomie une matière des plus délicates à « réduire en dialogue », pour reprendre une formule de Pellisson qui indiquait que la géométrie, par exemple, ne se prêterait pas à ce traitement[4].

Les *Entretiens* seraient-ils l'apothéose de la galanterie ? Rien n'est moins sûr pourtant. Il n'est pas interdit de voir en eux l'une des causes essentielles de la décadence de cet 'empire' que fut la galanterie selon une formule de l'abbé de La Roque. Dans les *Nouvelles de la République des lettres* de mai 1686, Bayle rapporte en effet les propos de ce dernier : « *l'empire de la galanterie va en déroute* […], on n'y parle plus que problèmes, corollaires, théorèmes[5] ». Jugement auquel fera écho, quelques décennies plus tard, le jeune Voltaire, dans une lettre du 1er juin 1721 adressée à Fontenelle : « Les Dames qui sont ici se sont *gâtées* par la lecture de vos Mondes. Il vaudrait mieux que ce fût par vos églogues, nous les verrions plus volontiers bergères que philosophes, elles mettent à observer les astres un temps qu'elles pourraient bien mieux employer, et *nous nous sommes tous faits physiciens pour l'amour d'elles*[6] ». Formules badines, assurément, mais qui, à mieux les entendre, font curieusement écho à un constat récurrent dans **les** premières décennies du XVIIIe siècle, prenant acte d'un

---

[1] Jean-Michel Pelous, *Amour précieux, amour galant (1654-1675) : essai sur la représentation de l'amour dans la littérature et la société mondaines*, Paris, Klincksieck, 1980, p. 476.

[2] *L'Esthétique galante* (Paul Pellisson, *Discours sur les œuvres de Monsieur Sarasin* et autres textes), textes réunis et annotés sous la direction d'Alain Viala, Toulouse, Société des littératures classiques, 1989, p. 25.

[3] *Ibid*., p. 34.

[4] Sur cette exigence fondamentale de l'esthétique galante, voir *De l'air galant et autres conversations*, éd. Delphine Denis, Paris, Champion, 1998, p. 21. A bien des égards, on le sait, les *Entretiens* de Fontenelle semblent répondre au défi qu'avait lancé le père Rapin en 1676 dans ses *Réflexions sur la poétique* : « à quelles railleries ne s'exposerait pas un poète qui ferait tourner la terre autour du soleil ou qui, selon le système de Descartes, ne parlerait jamais d'astres ni d'étoiles sans parler de tourbillons et de matière sublime ».

[5] Tous les italiques dans les citations sont nôtres. Précisons que c'est le *Mercure galant* que l'abbé de La Roque tient pour responsable de cette « déroute ». Mais on connaît les liens étroits qui relie le jeune Fontenelle à ce journal.

[6] *Voltaire's Correspondance*, éd. T. Besterman, Genève, 1953, vol. I, lettre n° 90.

bouleversement considérable dans la représentation de l'amour : la galanterie serait effectivement en déroute cédant la place au libertinage[7]. Le libertinage aurait-il parti lié avec l'engouement pour les sciences pour entraîner la chute de l'empire galant ? Curieusement, dans les propos de Voltaire, le thème de la corruption des femmes et l'idée qu'il faudrait se faire physicien ou « calculateur » pour les séduire n'est pas sans avoir des résonances précises dans la pratique du libertinage. De quoi se demander dans quelle mesure les *Entretiens* de Fontenelle ont pu participer à cette mutation, quel que soit d'ailleurs le caractère plus ou moins mythique de celle-ci…

Au cours de son analyse, Jean-Michel Pelous remarque à quel point la place du libertinage amoureux fut réduite dans la littérature des années 1660-1680, alors même qu'il était visiblement objet de fascination : « le libertinage amoureux exerce sur les esprits une tentation évidente mais se heurte néanmoins à quelque refus inconscient[8] ». A vrai dire, cette tentation libertine a peut-être moins fait l'objet d'une forclusion que d'un déplacement. Ou pour le dire autrement, cette tentation refoulée semble faire retour en d'autres lieux du discours, parfois fort inattendus. René Démoris l'a montré naguère en analysant en particulier la première des *Conversations sur la connaissance de la peinture* de Roger de Piles, publiées en 1677. Ce dialogue met au prise deux personnages dont le premier, Damon, le naïf, éprouve un engouement passionnel et exclusif pour quelques peintres. Son interlocuteur, Pamphile, le connaisseur, l'invite à ne pas surinvestir tel objet particulier et à s'entraîner à apprécier tous les tableaux reconnus pour beau. Le bénéfice n'est pas négligeable : ce qu'il s'agit d'aimer, ce n'est pas tel ou tel tableau, mais bien la peinture elle-même. A l'occasion de cet éloge de la pratique de la *collection*, se manifeste donc une théorie fondamentalement libertine, qui ne se dévoile nulle part ailleurs : « parce qu'il s'agit d'objets, peut s'énoncer un modèle qui serait le sujet d'une censure plus ou moins totale s'il était transposé dans le champ de la vie amoureuse, puisqu'il conduirait à une théorie de l'infidélité […]. Le texte de critique d'art offre ici la norme occultée du comportement libertin[9]. »

On fera ici l'hypothèse que les *Entretiens* de Fontenelle peuvent être lus comme un autre de ces déplacements, c'est-à-dire comme une *fiction* qu'on ne saurait certes désigner comme « libertine », l'objet du dialogue n'étant pas érotique, mais qui offre une matrice de topiques et de discours qui vont s'épanouir dans la fiction libertine du XVIIIe siècle. « Fiction » tout d'abord : le mot est employé par Fontenelle dans sa préface à propos de l'introduction dans ces entretiens d'une « femme que l'on instruit […]. J'ai cru que cette *fiction* me servirait […] à rendre l'ouvrage plus susceptible d'agrément » Or, à supposer

[7] C'est par exemple le propos qu'attribue Marivaux à un vieillard dans une page de son Spectateur français qui date de 1723 : ce vieillard rend visite à une dame qu'il a connue dans sa jeunesse, cinquante ans auparavant, et pour qui il a été piqué d'une belle tendresse, ce qui était déjà anachronique : « car, dès lors, les sentiments n'étaient plus à la mode, il n'y avait plus d'amants, ce n'était que libertins qui tâchaient de faire des libertines. On disait bien à une femme : Je vous aime, mais c'était une manière polie de lui dire : Je vous désire. » (*Journaux et Œuvres diverses*, éd. Frédéric Deloffre et Michel Gilot, Paris, Garnier, 1969, p. 206). Mais on retrouve ce type de constat chez Crébillon, Duclos et jusque dans *Point de lendemain* de Vivant Denon (sur ce topos, voir Roger Mercier, « Le héros inconstant. Roman et réflexion morale (1730-750) », *Revue des Sciences humaines*, T. XXXVI, n° 143, juillet-septembre 1971, p. 333-355).

[8] *Amour précieux, amour galant*, p. 218.

[9] René Démoris, « Esthétique et libertinage : amour de l'art et art d'aimer », *Eros philosophe. Discours libertins des Lumières*, éd. François Moureau, Paris, Champion, 1984, p. 154.

transcrite sous forme de récit l'expérience de la Marquise, on en retrouverait les éléments topiques dans la fiction de mainte éducation dite « libertine ». D'où la lecture délibérément rétrospective qu'on voudrait proposer ici : lecture qui ne prétend délivrer nulle vérité du texte et qui ne vise évidemment pas à désigner les *Entretiens* comme une « source » de tel ou tel roman libertin (le phénomène qu'on voudrait cerner ne relevant nullement d'une influence consciente) mais qui cherche seulement à repérer des effets de lecture, pas nécessairement prévus par le texte, ayant pu conduire à une rêverie proprement libertine.

SEDUCTION

Que cette *fiction* des *Entretiens* ait pu susciter des rêveries relevant du libertinage, c'est ce qu'indique assez clairement le fait que, dans son premier récit publié en 1730, Crébillon n'ait pas hésité à livrer la Marquise de Fontenelle aux ardeurs de son sylphe. Comment ne pas reconnaître, en effet, dès les premières pages du conte, la Marquise des *Entretiens* dans cette « femme savante dont les études avaient eu pour principal objet l'Astronomie et la Physique », qui est l'une des premières conquêtes du sylphe ? Si celle-ci ne s'effraie pas à la vue de ce dernier, n'est-ce pas qu'elle a été préparée à voir arriver à tout moment des habitants venus d'autres mondes ? La meilleure preuve, semble-t-il, est la raison qu'elle donne de son incrédulité face aux discours du sylphe : « comment […] est-il possible, si vous êtes dans votre région matière corporelle que notre air ne vous ait point étouffé en descendant parmi nous […][10] ? » Où l'on voit que le personnage de Crébillon a parfaitement retenu la leçon du Philosophe des *Entretiens* qui expliquait dans le troisième Soir qu' « un habitant de la Lune qui serait arrivé aux confins de notre monde, se noierait dès qu'il entrerait dans notre air » et que « nous le verrions tomber mort sur la Terre[11]. » La Marquise de Fontenelle s'exclamait alors : « Oh, que j'aurais d'envie […] qu'il arrivât quelque grand naufrage qui répandît ici bon nombre de ces gens-là, dont nous irions considérer à notre aise les figures extraordinaires ! ». Le Philosophe lui ayant fait observer que ces gens-là pourraient bien vouloir les pêcher « comme des poissons », la marquise répliquait qu'elle se mettrait alors « de son propre mouvement dans leurs filets, seulement pour avoir le plaisir de voir ceux qui m'auraient pêchée. » Plaisir de les voir, sans doute, mais, puisque les habitants des autres planètes, on le sait, ne sont pas des hommes, on n'est peut-être pas très loin ici de l'étrange curiosité que manifeste la Mlle de l'Espinasse de Diderot à l'égard de la question du mélange des espèces, et qui donne lieu à une série de spéculations passablement scabreuses dans la troisième partie du *Rêve de d'Alembert*… Le sylphe de Crébillon entend bien, quant à lui, prouver à son interlocutrice la vérité de son discours et la réalité de son être par la vivacité des sensations qu'il compte lui procurer. Mais au moment où il pense être le plus *persuasif,* la jeune femme s'exclame : « ah Dieu ! quel songe ! ». On conçoit la déception du Sylphe : « je m'ennuyai de lui *donner matière à rêver* et je la quittai ».

Le texte de Crébillon offre la preuve que les *Entretiens* de Fontenelle ont bel et bien *donné matière à rêveries* érotiques pour les lecteurs du XVIIIe siècle. Où l'on peut voir

10 Crébillon, *Le Sylphe,* in *Œuvres complètes* (sous la direction de Jean Sgard), Paris, Garnier, 1999, t. I, p. 31.
11 *Entretiens sur la pluralité des mondes*, éd. Christophe Martin, Paris, GF Flammarion, 1998, p. 104.

d'abord une conséquence de la galanterie affichée par le texte : le Philosophe laisse plusieurs fois entendre qu'il aurait préféré occuper la marquise autrement que par des leçons d'astronomie. Ces traits de badinage galant, qu'un Mably ou un Voltaire auraient d'ailleurs voulu pouvoir effacer du texte de Fontenelle[12], sont sans doute une manière de faire affleurer à la surface du texte un soubassement érotique qui reste par ailleurs implicite. Mais en réalité, ce discours galant qui feint de regretter sans cesse de ne pouvoir occuper le premier rang peut à bien des égards être considéré aussi comme un leurre : la conquête de la Marquise a bel et bien lieu, mais sur un autre terrain, et le regret affiché de devoir renoncer à la galanterie[13] n'est peut-être que le moyen de dissimuler le fait que cette conquête est au fond beaucoup moins galante que libertine, dans sa forme sinon dans son objet.

Car au seuil du dialogue, le vocabulaire employé par le philosophe laisse clairement entendre de quoi il sera question : *Les Entretiens* racontent bel et bien l'histoire d'une *conquête*. Qu'on se rappelle la lettre à M. L*** qui ouvre le récit de ces entretiens nocturnes :

> Vous voulez, Monsieur, que je vous rende un compte exact de la manière dont j'ai passé mon temps à la campagne, chez Madame la Marquise de G… […] Vous vous attendez à des fêtes, à des parties de jeu ou de chasse, et vous aurez des planètes, des mondes, des tourbillons ; […] Heureusement vous êtes philosophe, et vous ne vous en moquerez pas tant qu'un autre. Peut être même serez-vous bien aise que j'aie *attiré* Madame la Marquise dans le parti de la philosophie. Nous ne pouvions faire une *acquisition* plus considérable. (p. 57).

Il n'y a pas de quoi se moquer en effet : tout en affirmant un renoncement paradoxal à la galanterie, le texte annonce très clairement le récit d'une conquête. Le terme *d'acquisition* suggère assez qu'il s'agit avant tout d'allonger une liste. La lettre initiale joue donc un rôle capital dans la perspective d'une lecture libertine, au point de préfigurer à certains égards les lettres où Valmont fait à la Merteuil le récit de ses prouesses dans son entreprise de séduction de la Présidente de Tourvel. Dans le sixième dialogue, ajouté on le sait en 1687, le philosophe emploie un autre terme, tout aussi connoté dans la rhétorique libertine, pour justifier sa stratégie de persuasion : « eussé-je employé des [arguments] aussi solides et aussi robustes que si j'avais eu à *attaquer* un docteur ? » (p. 162). L'entreprise de persuasion, on le voit, se moule sur un scénario de séduction.

L'ouverture du dialogue est à cet égard essentielle : le badinage initial autour de la beauté blonde du jour et de la beauté brune de la nuit (« une blonde comme vous me ferait encore mieux rêver que la plus belle nuit du monde, avec toute sa beauté brune », p. 60) a précisément pour fonction d'assurer ce transfert entre galanterie et libertinage : la déception feinte et ô combien insistante de ne pouvoir s'en tenir à ce registre galant (« il ne me sera

---

[12] « A l'exception de trois ou quatre galanteries que je voudrais pouvoir effacer, tout le reste est plein de grâce et de génie. » (Mably, *Du Beau*)

[13] « Pour moi qui connais [les tourbillons et les étoiles fixes], je suis bien fâché de ne pouvoir tirer d'utilité de la connaissance que j'en ai. Ils ne guérissent tout au plus, selon votre raisonnement, que de l'ambition et de l'inquiétude, et je n'ai point ces maladies là. Un peu de faiblesse pour ce qui est beau, voilà mon mal, et je ne crois pas que les tourbillons y puissent rien. Les autres mondes vous rendent celui-ci petit, mais ils ne vous gâtent point de beaux yeux, ou une belle bouche, cela vaut toujours son prix en dépit de tous les mondes possibles. » (p. 143)

point reproché que dans un bois, à dix heures du soir, j'aie parlé de philosophie à la plus aimable personne que je connaisse », p. 61) permet de dissimuler le passage à une autre forme de *conquête* dont les modalités sont, elles, nettement libertines.

La dimension libertine de cette stratégie de persuasion est d'ailleurs explicitement dévoilée dans le cinquième Soir (dont il n'est pas indifférent de rappeler qu'il était originellement le dernier) dans la fameuse comparaison entre les mathématiques et l'amour :

> Ecoutez, Madame, répondis-je, puisque nous sommes en humeur de mêler toujours des *folies de galanterie* à nos discours les plus sérieux, les raisonnements de mathématique sont faits comme l'amour. Vous ne sauriez accorder si peu de chose à un amant que bientôt après il ne faille lui en accorder davantage, et à la fin cela va loin. De même accordez à un mathématicien le moindre principe, il va vous en tirer une conséquence, qu'il faudra que vous lui accordiez aussi, et de cette conséquence encore une autre ; et malgré vous-même, *il vous mène si loin, qu'à peine le pouvez vous croire*. Ces deux sortes de gens-là prennent toujours plus qu'on ne leur donne. […] Vous êtes engagée trop avant pour pouvoir reculer, il faut franchir le pas de bonne grâce. (p. 144)

Cette stratégie qui repose sur un authentique processus d'engagement (au sens d'engrenage) est exactement celle qui, depuis le deuxième Soir notamment, a permis au Philosophe de convaincre la Marquise de la possibilité que les mondes soient habités. « Folie de galanterie » dit le philosophe. Plus exactement, manœuvre proprement libertine dans son principe. Dans son analyse du « discours de maîtrise du libertin » dans les romans de Crébillon, Carole Dornier a rappelé, en effet, que l'une des stratégies discursives essentielles consistait à « séduire […] en arrachant à la femme des propos qui l'engagent »[14] Ce que Fontenelle décrit ici s'apparente de fort près à cette « technique des gradations » dont M. Delon a montré l'importance décisive dans le récit libertin, et qui consiste à arracher de « petites faveurs » pour rendre inéluctable le triomphe final.[15] C'est à force de « petits raisonnements doux », « accommodés à son usage » que le philosophe parvient à persuader la Marquise. Nul besoin d'ailleurs en l'occurrence de faire appel à une lecture rétrospective. Cette technique éprouvée était déjà énoncée en toute clarté par le Dom Juan de Molière dans la fameuse tirade sur l'inconstance : « On goûte une douceur extrême à réduire par cent hommages le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait ; […] ; à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur, et *la mener doucement, où nous avons envie de la faire venir*[16]. »

Cette tactique qui oblige la Marquise à aller *machinalement* plus *loin* qu'elle n'aurait voulu donne à la fiction de Fontenelle sa structure profonde : celle d'un parcours qui l'apparente plus précisément encore à un certain type de récits libertins particulièrement en

---

14 Carole Dornier, *Le Discours de maîtrise du libertin*, Paris, Klincksieck, 1994, p. 223. Diderot saura s'en souvenir dans la troisième partie du *Rêve de d'Alembert* : « MLLE DE L'ESPINASSE : On peut accorder cela. BORDEU : Prenez-y garde, je vous en préviens, tout à l'heure vous reculerez. » (éd. J. Varloot, Paris, Hermann, 1987, p. 198.

15 Voir Michel Delon, « L'idée de gradation chez Crébillon », in *Songe, illusions, égarement dans les romans de Crébillon*, éd. Jean Sgard, Grenoble, PUG, 1996, p. 105-118.

16 Molière, *Dom Juan*, acte I, sc. 2.

vogue au XVIIIe siècle : celui où un esthète libertin guide une femme dans un espace enchanteur, lui faisant traverser une série de lieux destinés à la séduire. *La Petite maison* de Bastide (1758) en offre le modèle achevé, mais le texte de Fontenelle peut faire songer davantage encore à la séquence de *Tanzai et Néadarné* de Crébillon (1734) où l'héroïne est conduite dans l'île du Génie Jonquille. Car ce Génie n'est pas sans lien avec le philosophe de Fontenelle (et peut-être avec Fontenelle lui-même…) : Jean Sgard ne le définit-il pas « comme une sorte d' *extra-terrestre*, assuré d'un bonheur édénique, mais curieux de partager les joies des mortels[17] » ? Portrait qui conviendrait assez bien à celui qui souhaiterait être « spectateur du monde plutôt qu'habitant » (p. 84). Après avoir introduit Néadarné dans son île, véritable « autre monde » auquel il a fallu accéder en barque, Jonquille lui fait « *traverser des appartements immenses* » avant de la conduire dans des jardins charmants, puis de l'emmener à l'Opéra. Une même esthétique de la variété et de la multiplicité gouverne les espaces explorés physiquement par Néadarné et mentalement par la Marquise de Fontenelle. Plus essentiellement, les ressorts de la séduction du génie Jonquille sont d'autant plus efficaces qu'ils se dissimulent dans l'architecture de son palais et de ses jardins : le Génie de Crébillon (comme d'ailleurs le Trémicour de Bastide) peut donc être considéré comme un héritier du Philosophe de Fontenelle en ceci que sa séduction repose paradoxalement sur un retrait presque total de sa propre personne : tous deux s'effacent devant la magnificence du spectacle qu'ils donnent à contempler.

« Néadarné ne put résister à tant d'objets ; malgré elle, son cœur s'émut ; elle se sentit ce mouvement de tendresse qui trouble les sens, et les prépare à un plus grand désordre[18] ». Surprise des sens qui est un autre topos du roman libertin et que la Marquise de Fontenelle n'est visiblement pas loin d'éprouver à plusieurs reprises, comme le lui avait promis d'emblée le philosophe d'ailleurs : « vous tournerez avec plaisir, et vous vous ferez sur ce système des idées réjouissantes » (p. 76). Qu'on en juge par ces exclamations éloquentes :

> Je vous demande grâce, je me rends. Vous m'accablez de Mondes et de Tourbillons. (p. 146)

> Achevez de me rendre folle, je ne me ménage plus, je ne connais plus de retenue sur la philosophie ; laissons parler le monde, et donnons-nous aux tourbillons. Je ne vous connaissais pas de pareils emportements, reprend le Philosophe ; c'est dommage qu'ils n'aient que les Tourbillons pour objet. (p. 128)

Regret qu'on peut à nouveau considérer comme une feinte : il semble avant tout, pour Fontenelle, le moyen de laisser clairement percevoir la nature érotique de « l'emportement » de la Marquise qui se laisse submerger par les *effets surprenants* de l'astronomie. A ces emportements de l'esprit, font d'ailleurs curieusement écho, chez Sade, les exclamations de la jeune Eugénie dans *La Philosophie dans le boudoir*, initiée simultanément à la théorie et à la pratique du libertinage :

---

17 Crébillon, *Tanzaï et Néadarné*, in *Œuvres complètes*, t. I, p. 266.

18 *Ibid*., p. 388.

> Ah ! […] comme ces discours séducteurs enflamment ma tête et séduisent mon âme.
>
> J'aime à la folie cette réponse…. Ah ! […] quelles dispositions je me sens à connaître ces élans divins d'une imagination déréglée[19].

Que les lecteurs de Fontenelle aient pu percevoir en ce trouble de la Marquise une composante érotique, c'est ce que laisse entendre l'analogie qu'on peut découvrir entre le langage de la Marquise éprouvant le vertige de l'infini :

> Voilà l'univers si grand que je m'y perds, je ne sais plus où je suis, je ne suis plus rien […] Cela me confond, me trouble, m'épouvante. (p. 142)

et le langage des héroïnes de Marivaux découvrant les surprises de l'amour. Ainsi d'Hortense dans *Le Prince travesti* : « Je m'y perds, la tête me tourne, je ne sais plus où je suis.[20] » Mais à vrai dire, c'est dans *La Dispute* que Marivaux fait le plus nettement écho au texte de Fontenelle : lorsque Eglé sort de son isolement et découvre le monde, elle retrouve exactement les mots de la Marquise :

> Que vois-je ? quelle quantité de nouveaux mondes ! […] Que de pays ! que d'habitations ! Il me semble que je ne suis plus rien dans un si grand espace, cela me fait plaisir et peur.[21]

Langage d'un être tombé des nues et qui n'est pas sans connotation érotique (G. Poulet l'a souligné, ce langage d'Eglé évoque à s'y méprendre celui d'une surprise de l'amour[22]). Mais surtout, ce langage a, dans la pièce de Marivaux, un rapport très profond avec le libertinage. Car, dans *La Dispute*, ce trouble est spectacle. Il est le fruit d'une manipulation et d'une expérimentation typiquement libertines, mises en œuvre par le Prince et par son père, « naturellement assez philosophe »… Il s'agit pour le Prince-Philosophe de *La Dispute* de jouir de l'étonnement et du trouble de créatures ingénues découvrant le monde après avoir été isolés jusqu'à l'adolescence. Chez Fontenelle, le Philosophe est à l'égard de la Marquise dans la même position que le Prince à l'égard d'Eglé. Ce que la réminiscence du langage de la Marquise dans *La Dispute* permet de percevoir, c'est le non-dit qui, chez Fontenelle, frappe la jouissance du Philosophe à observer son interlocutrice s'émerveiller et s'effrayer tout à la fois de cet univers vertigineux qu'il déploie devant ses yeux. Tout se passe en fait comme si la réécriture marivaudienne laissait affleurer le soubassement libertin du dialogue de Fontenelle.

A la lumière de *La Dispute*, on peut, en effet, mesurer une dimension qui reste implicite tout au long des *Entretiens*, et qui pourtant est décisive pour comprendre le plaisir qu'on peut éprouver à lire ce texte : la jouissance du philosophe à observer l'effet produit par

---

[19] Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Yvon Belaval, Paris, Gallimard, 1976, p. 85 et p. 101.

[20] Marivaux, *Le Prince travesti*, acte II, scène 5.

[21] Marivaux, *La Dispute*, scène 3.

[22] Voir Georges Poulet, « Marivaux », *Etudes sur le temps humain*, Paris, Plon, 1952, p. 1-34. C'est aussi le langage de Marianne lorsqu'elle découvre Paris: « C'était un mélange de trouble, de plaisir et de peur. » (*La Vie de Marianne*, 2e partie).

son discours et qui, silencieusement, s'enchante de son pouvoir. Nul doute que le Philosophe de Fontenelle jouisse de la surprise de la Marquise, mais cette jouissance proprement libertine reste secrète, se dissimulant en particulier derrière le regret feint de ne pouvoir se livrer à une conversation galante. On sait que, « dans ses formes les plus caractéristiques, le jeu libertin comporte la nécessité d'inspirer [à l'autre] une passion dont on est soi-même à l'abri, et que l'on se donne en spectacle[23] ». C'est exactement ce qui se produit dans cette scène où la Marquise est confrontée au vertige de l'infini. Alors qu'il vient de plonger celle-ci dans le plus grand désordre d'idées, le Philosophe enchaîne placidement : « et moi cela me met à mon aise », manifestant presque brutalement son insolente supériorité (et ici le libertinage au sens qui s'imposera au XVIIIe siècle se confond parfaitement avec le libertinage érudit puisqu'il s'agit aussi, on le sait, d'une réplique passablement ironique à l'effroi devant l'infini dans lequel Pascal voulait plonger les libertins).

Maintes formules des *Entretiens* suggèrent implicitement la jouissance du Philosophe à observer le trouble qu'il suscite chez la Marquise. « Vous me donnez une idée de Saturne qui me glace, dit la Marquise, au lieu que tantôt vous m'échauffiez en me parlant de Mercure » (p. 137). Et un peu plus loin : « Vous me faites trembler » (p. 154). La pédagogie ne deviendra-t-elle pas l'une des activités favorites du libertin ? Qu'on se rappelle la réplique du Chevalier à Mme de Saint-Ange au début de *La Philosophie dans le boudoir* : « ah […] comme tu vas jouir du plaisir d'éduquer cette enfant ! quelles délices pour toi de la *corrompre* […] ». Pour le philosophe de Fontenelle, il n'est pas question, dira-t-on, de corrompre la Marquise. Et pourtant, dans le sixième Soir, la Marquise se plaint bel et bien de ce que le Philosophe lui ait « gâté l'esprit » (p. 159)[24]. Et loin de s'en défendre, ce dernier réplique : « *Je serais bien glorieux* […] *d'avoir eu tant de pouvoir sur vous*, je ne crois pas qu'on pût rien entreprendre de plus difficile. ». Propos dont le sens explicite est galant (vous avez l'esprit naturellement si droit que rien ne saurait le gâter), mais auquel on peut aussi donner une interprétation libertine : pouvoir corrompre un esprit tel que celui de la Marquise serait une prouesse proprement délicieuse et fort satisfaisante pour l'amour propre. Là encore, le discours de la galanterie a précisément pour effet de dissimuler le plaisir libertin.

Il ne déplaît pas non plus au Philosophe de construire son discours comme un piège (ainsi de la fameuse fable des abeilles qu'il ne décode qu'après avoir joui de l'ébahissement de la Marquise[25]), ou de pratiquer une forme de défi typique du libertinage crébillonien, dans le deuxième Soir notamment : « Je gage que je vais vous réduire à avouer contre toute raison, qu'il pourra y avoir un jour du commerce entre la Terre et la Lune » (p. 95). Annoncer à sa victime l'inéluctabilité de sa défaite et la ruine de tous ses principes et de toutes ses certitudes, n'est-ce pas l'une des jouissances favorites du libertin ? « Hier vous m'aviez préparée à voir [les habitants de la Lune] venir ici au premier jour, et aujourd'hui ils ne seraient seulement

[23] René Démoris, « Esthétique et libertinage », p. 159.

[24] C'est aussi ce que reproche le jeune Voltaire à Fontenelle, fût-ce sur le mode du badinage. Mais ses critiques ultérieures du texte montrent qu'il voyait bien en celui-ci un risque de corruption sinon des mœurs, du moins du goût (voir sur ce point les remarques de Christiane Mervaud, « Voltaire et Fontenelle », in *Fontenelle, colloque de Rouen*, éd. Alain Niderst, Paris, PUF, 1989, p. 317-328, et le dossier de notre édition des *Entretiens*, p. 211-216).

[25] *Entretiens*, p. 116-118. Cette fable n'a d'ailleurs été ajoutée par Fontenelle qu'en 1742, c'est-à-dire au moment même où s'épanouit le roman libertin.

pas au monde? Vous ne vous jouerez point ainsi de moi » se plaint la marquise au début du troisième Soir (p. 101). La pratique de la rétractation, fort prisée par un Philosophe très marqué par les modes de pensée sceptique (là encore le libertinage érudit fournit des armes au libertinage amoureux), permet aussi sinon de se jouer de la Marquise du moins de jouer avec ses idées. En dépit de toute sa galanterie, le Philosophe ne dispense pas même son interlocutrice de l'humiliation, composante essentielle du plaisir libertin. En lui révélant la révolution copernicienne, il ne laisse pas ignorer à la Marquise qu'il lui inflige ce que Freud désignera plus tard comme l'une des grandes blessures narcissiques de l'humanité. De fait, son discours n'est pas sans effet : « On n'aurait jamais dû recevoir le système de Copernic, puisqu'il est si humiliant », se plaint la Marquise (p. 72).

Force est donc de restituer cette composante libertine sous peine d'affadir un texte beaucoup plus complexe et audacieux qu'on le croit d'ordinaire. Comment imaginer d'ailleurs que Fontenelle ait pu totalement ignorer cette dimension de son dialogue, lui qui, dès 1683, dans les *Lettres diverses de M. le chevalier d'R****, n'avait pas dédaigné de mettre en lumière les plaisirs éprouvés par son chevalier à observer les premiers émois de Mlle de V., en particulier lorsque celle-ci, à peine sortie du couvent, découvrait le spectacle de l'Opéra ?

> On jouait *Psyché* ; je vous assure que Mademoiselle de V… était Psyché même, enlevée comme elle dans un séjour enchanté, aussi surprise, aussi charmée qu'elle. Pour moi, au lieu de regarder la Psyché du théâtre, je ne regardais que celle de notre loge, qui certainement la représentait mieux, outre qu'elle était bien plus jolie […]. J'étudiai tous les mouvements que la nature produisit en elle, je lui vis faire pendant toute cette pièce, qui est assez variée, comme un petit cours de sentiments, et je n'en connais guère dont son cœur n'ait fait l'épreuve dans les trois heures que nous fûmes là.[26]

A la lumière de cette scène, maintes pages des *Entretiens* s'éclairent d'un nouveau jour, à commencer, bien entendu, par celle où le Philosophe dévoile à la Marquise la magnificence d'une Nature conçue comme « un grand spectacle qui ressemble à celui de l'Opéra »…

Mais pour le philosophe, il ne s'agit pas seulement de séduire la Marquise, mais bel et bien de l'initier pour qu'elle fasse partie de ce « parti de la philosophie » évoqué dans la lettre à M. L***. Projet éminemment libertin là encore, et promis à un grand avenir dans la fiction du XVIIIe siècle[27].

INITIATION

[26] *Lettres galantes*, in *Œuvres diverses de M. de Fontenelle*, Amsterdam, 1742, t. II, p. 432-433. Sur les aspects libertins de ce roman, voir la communication de François Bessire dans le présent recueil.

[27] On pourrait estimer que ces deux aspects que nous explorons, la séduction et l'initiation, s'accordent mal avec les schémas de la fiction libertine puisque les deux visées semblent s'exclure et ne concernent souvent pas les mêmes personnages mais en réalité, de *Thérèse philosophe* à *La Philosophie dans le boudoir*, en passant par *L'Education de Laure*, d'innombrables textes libertins mettent en scène des personnages féminins simultanément (ou successivement) séduits par un libertin et initiés au libertinage.

La fiction libertine, on le sait, se structure très fréquemment autour d'un rituel d'initiation. Ces fictions d'initiation libertine mettent en scène des personnages liés « par la transmission d'une connaissance et l'apprentissage d'un plaisir », selon une formule de Claude Reichler[28] qui s'appliquerait idéalement à la fiction inventée par Fontenelle. Comme ces fictions libertines, les *Entretiens* racontent, en effet, comment « un secret collectif est révélé au sujet, lui permettant de s'agréger au groupe » en accédant à une « connaissance réservée[29] ». Faut-il rappeler en quels termes, dans le sixième Soir, le Philosophe reproche à la Marquise d'avoir « commis » les habitants des planètes au vulgaire : « Est-ce ainsi qu'il faut [les] commettre? Contentons-nous d'être une petite troupe choisie qui les croyons, et ne divulguons pas nos mystères dans le peuple » (p. 160). Propos auxquels feront directement écho ceux de l'abbé T*** dans *Thérèse philosophe* : « Gardons-nous bien de révéler aux sots des vérités qu'ils ne sentiraient pas, ou desquelles ils abuseraient. Elles ne doivent être connues que des gens qui savent penser (…) cette espèce d'hommes est très rare[30] ».

Dans l'univers libertin, l'entrée dans le monde de l'initiant correspond à une phase de désillusion, entendu au sens de démystification et de désacralisation des croyances antérieures. N'est-ce pas exemplairement la fonction de la métaphore de l'opéra au début des *Entretiens* ? En dévoilant les « machines de l'Opéra », il s'agit bien de désacraliser la Nature :

> À ce compte, dit la Marquise, la philosophie est devenue bien mécanique ? Si mécanique, répondis-je, que je crains qu'on en ait bientôt honte. […] Avouez la vérité. N'avez-vous pas eu quelquefois une idée plus sublime de l'univers, et ne lui avez-vous point fait plus d'honneur qu'il ne méritait ?
> […] Assez de gens ont toujours dans la tête un faux merveilleux enveloppé d'une obscurité qu'ils respectent. (p. 64)

De même, la fiction libertine s'organise essentiellement autour de ce « moment de désillusion » qui est « le moment proprement philosophique de la formation[31] ». Moment qu'on peut analyser comme un processus de démystification d'une textualité antérieure : l'aristotélisme et la Scholastique dans les *Entretiens*, les idéaux romanesques et les impératifs édictés par la Religion révélée dans la fiction libertine du XVIIIe siècle. En revanche, et là est la spécificité des *Entretiens* par rapport à la logique libertine, la textualité galante qui ouvre le dialogue (métaphores de la nuit comme beauté brune et du jour comme beauté blonde) ne fait l'objet d'aucune démystification : la vision galante de la Nature est présentée comme parfaitement conciliable avec une vue purement mécanique de l'univers. En vertu de l'ambiguïté du terme dans la langue classique, la « rêverie » inaugurale du Philosophe peut recouvrir aussi bien une rêverie galante qu'une méditation de « physique » cartésienne.

---

[28] *L'Age libertin*, Paris, Minuit, 1987, p. 47.
[29] *Ibid*., p. 51.
[30] Boyer d'Argens (?), *Thérèse philosophe*, in *Romans libertins du XVIIIe siècle*, éd. R. Trousson, Paris, Laffont, 1993, p. 622. De même dans *La Philosophie dans le boudoir*, Dolmancé rappelle que « La dissimulation et l'hypocrisie sont des besoins que la société nous a faits » (éd. citée, p. 164). De son côté le Philosophe de Fontenelle n'incite-t-il pas la Marquise à sacrifier sans scrupule de conscience les « vérités » qu'il lui a révélées « aux moindres commodités de la société » ?
[31] *L'Age libertin*, p. 51.

Il n'en reste pas moins que la première leçon de la Marquise renvoie à une véritable école du regard où il s'agit d'apprendre à voir les choses comme elles sont. Leçon qui sera exactement celle aussi du mentor libertin, comme il apparaît de manière exemplaire dans la fameuse « leçon de l'Etoile » (écho involontaire aux *Entretiens* de Fontenelle ?) des *Egarements du cœur et de l'esprit* chez Crébillon, où Versac déclare à Meilcour : « comme je n'ai d'autre but que de vous instruire, je me ferai toujours un vrai plaisir […] de *vous montrer le monde* tel que vous devez le voir[32] ». Rappelons les mots du Philosophe à la Marquise au début des *Entretiens* : « je n'ai qu'à tirer le rideau, et à *vous montrer le monde*. » (p. 65). Que le « monde » dont il s'agit désigne d'un côté l'étroite sphère de la mondanité et de l'autre l'espace infini de la pluralité des mondes, le geste du dévoilement reste le même[33]. Geste proprement initiatique qui découvre à la Marquise la face cachée des choses. Telle est bien la fonction capitale de la célèbre comparaison de l'univers avec le vol de Phaéton à l'Opéra : tout au long des *Entretiens*, il s'agira d'opérer ce mouvement incessant de la face visible à la face cachée, mouvement de révélation qui structure aussi en profondeur le discours des pédagogues libertins. Il s'agit dans les deux cas d'inciter l'élève à pénétrer l'intimité des choses : « je serais bien aise de savoir encore plus en détail *comment est fait le dedans du pays* » dit ainsi la marquise à propos de la lune (p. 90).

Pour Versac comme pour le Philosophe, il importe de faire partager à leur élève un savoir démystifiant[34]. Mais le texte de Fontenelle semble différer du discours libertin en ce que cette démystification s'accompagne d'un émerveillement devant la simplicité des mécanismes de l'univers (« j'estime beaucoup plus [l'univers], depuis que je sais qu'il ressemble à une montre. Il est surprenant que l'ordre de la nature, tout admirable qu'il est, ne roule que sur des choses si simples », p. 64). Or, dans le libertinage, la démystification n'est pas en elle même source de jouissance, n'étant qu'une étape dans l'apprentissage du plaisir. Encore faudrait-il toutefois nuancer cette première impression. On sait que Marivaux s'est souvenu de la fameuse métaphore de l'Opéra dans la première feuille du *Spectateur français*, avec la non moins fameuse scène de la coquette surprise à son miroir par celui qui ne s'est pas encore voué au statut de « spectateur ». La réaction de ce dernier est à la hauteur de sa déception : « je viens de voir les machines de l'Opéra. Il me divertira toujours, mais il me touchera moins[35]. » La transposition de la métaphore fontenellienne dans le registre amoureux prouve à nouveau à quel point le texte des *Entretiens* a pu donner matière à des rêveries galantes, en particulier par le biais d'une féminisation de la Nature. A la différence du texte de Fontenelle, cependant, la révélation mécaniste s'énonce chez Marivaux comme trahison et désillusion radicale. Mais précisément, Marivaux met en scène une réaction aux antipodes du libertinage. Preuve en est une scène d'un roman libertin de Godard d'Aucour, *Thémidore* (1745), qui réécrit la scène imaginée par Marivaux mais lui donne une tout autre conclusion.

---

[32] *Les Egarements du cœur et de l'esprit*, in *Œuvres complètes*, 2000, t. II, p. 208.

[33] Le libertin-pédagogue est non seulement celui qui dévoile le monde mais celui qui « met au monde » selon une formule récurrente de la fiction libertine. L'initiation conduit en réalité à une seconde naissance. D'où le fait que le discours de la Marquise découvrant l'infinité du monde dans les *Entretiens* puisse être repris quasiment terme à terme par Eglé dans *La Dispute* lorsque celle-ci découvre un ruisseau.

[34] « Je vous vois toujours pour la Lune un reste d'estime dont vous ne sauriez vous défaire », remarque le Philosophe (p. 83). « Je suis fort étonnée, dit un peu plus loin la Marquise, qu'il y ait si peu de mystères aux éclipses, et que tout le monde n'en devine la cause » (p. 87).

[35] *Le Spectateur français*, p. 118.

Ayant surpris une jeune veuve en train de répéter des mimiques devant une glace, le héros narrateur énonce le principe suivant : « Rien n'excite plus les passions que la vue d'une personne qui, ne se croyant pas examinée, fait devant un miroir l'exercice de la coquetterie[36]. » De fait, les passions du jeune homme sont si bien excitées qu'il se précipite sur la jeune femme pour la « surprendre » selon l'euphémisme du texte. La découverte des « machines de l'Opéra » suscite donc chez Thémidore une ardeur qui, rétrospectivement, met en lumière la dimension non seulement érotique mais profondément libertine de l'exaltation qu'éprouvent le Philosophe et, à son exemple, la Marquise des *Entretiens* à pénétrer les mystères de la Nature.

Cette érotisation d'une Nature parée de tous les prestiges et sortilèges de la coquetterie féminine n'est d'ailleurs nullement réservée à cette phase initiale du dévoilement. Fontenelle dote ainsi la Nature de talents d' « assortiment » supérieurs à ceux de la Marquise et qui annoncent très directement ceux que Marivaux attribuera à ses coquettes :

> Je ne saurais croire que l'assortiment des couleurs célestes y soit aussi beau qu'il l'est ici. Mettons, si vous voulez, un ciel rouge et des étoiles vertes, l'effet n'est pas si agréable que des étoiles couleur d'or sur du bleu. On dirait à vous entendre, repris-je, que vous assortiriez un habit ou un meuble ; croyez-moi, la nature a bien de l'esprit ; laissez-lui le soin d'inventer un assortiment de couleurs pour la Lune, et je vous garantis qu'il sera bien entendu. Elle n'aura pas manqué de varier le spectacle de l'univers à chaque point de vue différent, et de le varier d'une manière toujours agréable. (p. 106).

De même, à la fin du sixième Soir, le Philosophe présente la Nature comme un objet se dérobant à toute enquête : « Il n'y a rien qu'on ne doive présumer de l'adresse de la nature ; mais elle a une autre sorte d'adresse toute particulière pour *se dérober à nous*, et on ne doit pas s'assurer aisément d'avoir deviné sa manière d'agir, ni ses desseins. » (p. 172).[37] Formule qui n'est pas sans faire songer à un texte où La Mothe Le Vayer parle de la Nature comme d'une « belle maîtresse qui s'est mis [un] masque au devant du visage, et qui se plaît à se déguiser *pour se faire rechercher avec plus d'ardeur et de soin* [38]». Les dérobades de la Nature aiguisent le désir du philosophe comme les coquetteries féminines excitent celui du libertin. C'est à la lumière de cette érotisation et de cette féminisation de la Nature qu'une lecture proprement libertine des *Entretiens* prend toute sa dimension.

Mais par delà cette érotisation de la Nature, le Philosophe des *Entretiens* délivre à la Marquise une leçon qui n'est pas sans analogie profonde avec celle du libertinage. Tout au long de ces dialogues nocturnes, en entretenant son désir de savoir par un savant

---

[36] Godard d'Aucour, *Thémidore ou mon histoire et celle de ma maîtresse*, in *Romans libertins du XVIIIe siècle*, p. 314.

[37] On croirait presque entendre Diderot expliquer dans son article FEMMES de *L'Encyclopédie* que « La dissimulation, qui semble être pour elles un devoir d'état, a rendu l'âme des femmes si secrète, les exceptions sont en si grand nombre, si confondues avec les généralités, que plus on fait d'observations, moins on trouve de résultats » ?

[38] La Mothe Le Vayer, *Opuscules* (Du mensonge), in *Œuvres*, Slatkine reprints, Genève, 1970, t. I, p. 136.

renouvellement des plaisirs, le Philosophe initie, en effet, la marquise aux délices de la pluralité :

> Ce ne serait pas un plaisir médiocre, dit-il au troisième Soir, de voir plusieurs mondes différents. Ce voyage me réjouit quelquefois beaucoup à ne le faire qu'en imagination, et que serait-ce, si on le faisait en effet ? […] Eh bien, dit-elle, faisons le voyage des planètes comme nous pourrons, qui nous en empêche ? Allons nous placer dans tous ces différents points de vue, et de là considérons l'univers. (p. 110)

A la fin de son initiation, la Marquise est tout acquise aux plaisirs du changement et de l'inconstance :

> Rien n'est si divertissant que de changer ainsi de tourbillon. Nous qui ne sortons jamais du nôtre, nous menons une vie assez ennuyeuse. (p. 152)

> Faites que la philosophie me fournisse toujours des plaisirs nouveaux. Du moins pour demain, répondis-je, j'espère qu'ils ne vous manqueront pas. J'ai des étoiles fixes, qui passent tout ce que vous avez vu jusqu'ici. (p. 139)

A certains égards, la structure sérielle de ce voyage des mondes que relate les *Entretiens* n'est pas sans analogie avec ces récits-listes qui sont l'une des formes d'élection du roman libertin. Dans l'un et l'autre cas, le schéma de la succession est fondamental : il s'agit toujours d'explorer une série d'unités non identiques mais plus ou moins équivalentes (dans les *Entretiens*, seul Mars est jugé peu digne d'intérêt). Ce qu'apprend la Marquise, c'est donc aussi, et peut-être avant tout, à jouir de la pluralité, à collectionner les images du monde et à en changer, pour ne surtout pas y adhérer : le scepticisme hérité d'un certain libertinage érudit conduit à abandonner toute conduite d'adhésion et toute fixation passionnelle.

Comme le libertin, le Philosophe des *Entretiens* déploie ainsi devant la Marquise un monde ouvert à tous les possibles. Bien plus, il accomplit en un sens le vœu du Dom Juan de Molière qui «…comme Alexandre, *souhait[ait] qu'il y eût d'autres mondes*, pour y pouvoir étendre [ses] conquêtes amoureuses.»[39]. Même si elle fait l'objet d'une insistante dénégation (par le bais d'une souriante humilité d'inspiration sceptique), une dimension discrètement mégalomaniaque affleure parfois dans le texte de Fontenelle :

> C'est proprement l'empire des philosophes que ces grands pays invisibles qui peuvent être ou n'être pas si on veut, ou être tels que l'on veut […]. Je vous demande seulement pour récompense de mes peines, de ne voir jamais le Soleil, ni le ciel, ni les étoiles, sans songer à moi. (p. 157)

---

[39] Réplique dont on entend l'écho assourdi dans le texte de Fontenelle via une raillerie adressée à Wilkins et à son ouvrage intitulé *Le Monde dans la lune* : « un certain auteur qui tient que la Lune est habitée, dit fort sérieusement qu'il n'était pas possible qu'Aristote ne fût dans une opinion si raisonnable, (comment une vérité eût-elle échappé à Aristote ?) mais qu'il n'en voulut jamais rien dire, de peur de fâcher Alexandre, qui eût été au désespoir de voir un monde qu'il n'eût pas pu conquérir. ». En réalité, Wilkins, Fontenelle et Molière se souviennent tous trois des vers de Juvénal dans ses *Satires* : «Une seule terre ne suffit pas à Alexandre ; le malheureux étouffe dans l'étroite limite d'un monde» (*Satire* X, v. 168-169).

Où se laisse percevoir le triomphe d'un désir à la fois insatiable et narcissique, dont l'énergie est d'autant plus inépuisable qu'elle se fonde sur un retrait d'investissement sur chaque objet au bénéfice de leur pluralité[40].

Les *Entretiens* peuvent donc apparaître comme un texte libertin non seulement en ce que le libertinage érudit continue de fonder la position philosophique de Fontenelle mais parce que le langage de la persuasion et la rhétorique de la rétractation introduisent dans l'œuvre une érotique proprement libertine[41]. « Mes pensées, ce sont mes catins » dira Diderot. N'est-ce pas déjà ce que laisse entendre, en termes certes plus « galants », l'ouverture des *Entretiens*, lorsque le philosophe de Fontenelle explique à la marquise que la nuit produit « un certain désordre de pensées où l'on ne tombe point sans plaisir » ? De quoi s'agit-il au reste, dans ces conversations nocturnes, sinon pour le philosophe de faire partager à la Marquise son ardeur à *peupler* l'univers d'habitants de toutes sortes. De quoi se demander si ce n'est pas en songeant aux *Entretiens* que Crébillon choisit de faire du mot de *conversation* un de ces euphémismes favoris pour désigner l'union des corps.[42]

Christophe Martin
Université Michel de Montaigne – Bordeaux 3

[40] Sur cet aspect de l'érotique libertine, voir René Démoris, « Esthétique et libertinage… », p. 157.

[41] Sur l'érotique de la rétractation dans la pensée libertine, voir Sylvia Giocanti, « La Mothe Le Vayer : scepticisme libertin et pratique de la contrariété », *Libertinage et philosophie au XVIIe siècle*, n° 1, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1996, p. 27-53.

[42] Voir par exemple *La Nuit et le moment*, *Œuvres complètes*, t. II, p. 604 sq. : « quelque vive que fût entre nous la conversation, j'étais assuré qu'elle ne se soutiendrait pas toujours sur le ton où nous l'avions commencé … »